



LE FESTIVAL D'AUTOMNE et LE THEATRE GERARD PHILIPPE
présentent

du 3 au 28 novembre
au Théâtre Gérard Philipe de St Denis
59 boulevard Jules Guesde

L E S B A S - F O N D S

de Maxime GORKI

par LE THEATRE DE LA SALAMANDRE/THEATRE NATIONAL DE LA REGION NORD-PAS DE CALAIS

adaptation de Gildas BOURDET

Mise en scène :
Alain MILIANTI et Gildas BOURDET

Décor :
Gildas BOURDET

Costumes :
Françoise CHEVALIER

Eclairages :
Joël PITTE

Musiques :
Richard CUVILLIER

avec

Abdallah BADIS.....Assan
Jean-Yves BERTELOOT.....Aliochka
Christian BLANC.....L'Acteur
Jacques BONNAFFE.....Pepel
Véronique CHOQUET.....Anna
Charles-Antoine DECROIX.....Poubnov
Janine GODINAS.....Nastia
André GUITTIER.....Butagaz
Marieff GUITTIER.....Natacha
Gil LAGAY.....Medvedev
Agnès MALLETT.....Vassilissa
Pierrick MESCAM.....Louka
Philippe PELTIER.....Kostylev
Michel RASKINE.....Le Baron
Christian ROY.....Kletch
Christian RUCHE.....Satine
Françoise THYRION.....Kvachnia

- "Nous sommes tous divorcés de la vie ; tous plus ou moins infirmes"
F.M. Dostoïevski.

. "Les Bas-Fonds" - Maxime Gorki - 1902 - pièce écrite pour le Théâtre d'Art de Moscou dirigé par Stanislavski et Nemirovitch-Dantchenko - marque une étape importante dans le développement de l'esthétique naturaliste de ce théâtre.

Cet intitulé semble devoir tout dire : un classique du naturalisme à tendance sociale dont l'action a pour toile de fond la Russie pré-révolutionnaire, et se déroule dans les bas-fonds de Moscou en 1902, et qui, fidèle aux observations personnelles de l'auteur, mêle étroitement le tragique et le pittoresque misérable propres à ces populations hétéroclites de mendiants, d'ivrognes, de putains, de voleurs et de receleurs, de nobles ruinés, d'escrocs, d'évadés, de chômeurs, de maquereaux, d'indicateurs de police, d'immigrés, de tricheurs, d'illuminés et de prédicateurs de tous poils qui s'entassaient pêle-mêle par milliers dans les "asiles de nuits" de ces "cités interdites" telles que le célèbre marché Kitrov de Moscou et dont certains des premiers films de Charlot nous donnent une image équivalente pour les Etats-Unis de cette même époque.

Le Moscou de 1902, ses bas-fonds, son Théâtre d'Art, tout cela est bien loin de nous, il est vrai, couleur sépia des photographies du temps.

Et pourtant il émane de ce texte une sourde et insistante résonance et c'est bien quelque chose d'un vertige auquel renvoient "Les Bas-Fonds", celui-là même qui vous saisit aujourd'hui, au spectacle de ces parfois très jeunes clochards, croisés dans les rues d'une grande ville, de la visite fortuite d'une cité de transit ou du secteur des "oubliés" d'un hôpital, d'un corps écroulé sur un trottoir, assommé de vin, mélange de fascination et de dégoût qui tord malgré tout l'estomac d'un obscur désir de régresser, de déchoir, de tomber ; la fameuse "pente savonneuse" de notre enfance.



Qui, en effet, n'a jamais craint de "déchoir" un jour, de "sombrier" comme on dit, dans la boisson ou dans le jeu, de se clochardiser à force de petites démissions successives, de perdre la mémoire, de ne plus trouver ses mots, de n'avoir plus de lieu à soi, d'être contraint à la promiscuité ? Qui n'a jamais craint que lui prenne l'envie de voler, de tuer, ou de se tuer, de mourir quand c'est encore trop tôt, ou tout simplement de ne plus se lever quand c'est l'heure ? Qui n'a pas craint que ne le gagne la lassitude des hygiène: du corps et du vêtement, des horaires, du travail, du sens que doivent avoir les phrases et dans les phrases, les mots, que doivent avoir les gestes et les actions ? Qui n'a pas eu envie de cet abandon-là au désordre, à la crasse, à l'errance, à l'impuissance délibérée, et qui n'a jamais frêmi de cette envie, de cette presque folie que procurent momentanément l'alcool ou la maladie ? Ne plus faire cette somme d'efforts terribles, inculqués dès l'enfance pour qu'une vie soit dite normale !, et céder enfin à une dérision, vaguement dyonisiaque, de soi et du monde, à laquelle l'alcool, mieux que la drogue, donnera l'euphorie nécessaire.



. Au-delà des préoccupations sociales il y a fort à parier que c'est la théâtralité parfois grotesque des marginaux qui a fasciné Gorki, comme elle nous fascine, que c'est le carnaval chaotique des mots, l'outrance et l'incohérence langagière, dont il s'est efforcé de traduire le choc qu'il en avait éprouvé ; comme nous l'avons éprouvé nous-mêmes au cours des "enquêtes", parfois à la limite du soutenable que nous avons menées. C'est dans cette voie que le travail sur l'adaptation a été conduit ; nous engouffrant dans les brèches que Gorki ouvrait lui-même, à la suite de Tchekov, dans la dramaturgie classique, celle de l'adéquation du discours, du sens et de l'action, nous avons multiplié les affolements du langage, les cassures, les engorgements, les ruptures de la parole, les courts-circuits, les béances, les phrases et les mots déglingués, comme le reste ! les effets aussi, et pourquoi pas ? Toutes choses qu'une oreille attentif percevra dans la réalité, et pas seulement chez ces gens "là", mais que le texte dramatique croit généralement de son devoir de refouler, par un étrange souci d'hygiénisation de ce qui peut se parler sur une scène de théâtre. Or il se trouve que les bas-fonds ce n'est pas propre et que ça ne parle pas propre non plus - ça parle sale, déglingué et ça parle désordre, comme le reste - mais ça parle !

Si Gorki doit annoncer un auteur à venir après lui ce n'est sûrement pas Brecht mais bien plutôt Beckett, dont on connaît le goût pour les poubelles et les clowns clochardesques.

"Tous mes personnages se pressent autour de moi, - disait Gorki - se poussent, se bousculent et je n'arrive pas à leur faire prendre leurs places ni à les faire tenir tranquilles. C'est la pure vérité ! Ils parlent, ils parlent tous et parlent tellement bien que c'est dommage de les arrêter. Dieu m'est témoin." - Ça parle tant que le sens s'en perd, parce que les mots cessent tout à coup d'avoir l'usage qu'on a cru leur connaître, un peu comme cela arrive chez les enfants, au point que l'écriture même de Gorki déçoit sans cesse l'attente d'une belle et bonne fiction, désorganise le sacro-saint dialogue et laisse les mots seuls maîtres du terrain perpétuer leur sarabande déboussolée.



Le décor sera le lieu à la fois clos et ouvert, indifférent, de cette errance immobile de la marginalité - et pourquoi bouger puisque le voyage fait sens, qu'il oblige à se taire, qu'il y a les mots ?, et que de toutes façons, puisqu'on est nulle part autant rester là - un peu l'histoire du fou guéri qui revient à l'hôpital - c'est-à-dire nulle part, puisque dehors il lui faut bien aller quelque part.

"VLADIMIR. - Alors, on y va ?

ESTRAGON. - Allons-y.

Ils ne bougent pas.

RIDEAU"

Gildas Bourdet, Alain Milianti - Août 1982 - En répétition.

